

## CHAPITRE IX

### Du beau moral dans la religion et la philosophie.

---

La religion est belle, elle se révèle d'autant plus ravissante qu'on la connaît davantage. Ceux qui ignorent ou méconnaissent cette beauté, il faut les plaindre. — De quelle religion parlez-vous? dira peut-être quelqu'un. — De toute religion, dans la mesure où elle est vraie; nous parlons surtout de la religion chrétienne, catholique et romaine, en qui réside la plénitude de la vérité religieuse. Elle est le plus riche thème offert à l'esthétique, à qui elle présente tous les genres de beautés. Rivale de la nature sous le rapport de la beauté sensible et intelligible, elle l'emporte incomparablement par la beauté morale. Avant de parler de celle-ci, disons quelques mots de la présence des deux premières dans la religion.

On admire la structure du corps humain, la puissante et heureuse distribution de son ossature, des tissus qui la revêtent et des viscères qu'elle protège; la ramification des vaisseaux sanguins et du réseau nerveux sous l'influence desquels fonctionne la vie. Mais cette organisation, si merveilleuse, n'est qu'une image et comme une ébauche de celle de l'Église catholique en qui se réalise et vit la religion chrétienne. Tous ses membres fortement unis entre eux par les liens d'une même foi et des mêmes pratiques, s'échelonnent hiérarchiquement: les simples fidèles sont confiés à la sollicitude des prêtres, leurs pasteurs; ceux-ci, rangés sous la houlette de leurs évêques, voient régner à leur tête le Souverain Pontife, gardien de toute vérité, source de toute juridiction, Vicaire de Jésus-Christ foyer de toute vie. Grâce à cette constitution, l'Église est toujours jeune, sa beauté brave les siècles, parée successivement des divers ordres religieux comme d'autant de joyaux. D'ailleurs quelle splendeur dans ses monuments et ses cathédrales, dans ses cérémonies et sa musique, dans toutes les manifestations de son culte!

Il est d'autres beautés qui s'adressent moins à nos yeux, à nos oreilles; qui parlent plus spécialement à notre intelligence.

Telle est en particulier celle des *dogmes* catholiques, si vastes, qu'ils embrassent l'homme et Dieu, le temps et l'éternité; si savants qu'ils résolvent des énigmes inabordables à l'investigation humaine. La parfaite unité dans laquelle ils s'harmonisent les rend solidaires les uns des autres, à ce point qu'un seul admis, par exemple la résurrection du Sauveur,

tous les autres le sont par une conséquence nécessaire; un seul rejeté, par exemple le péché originel, de déductions en déductions, aucun ne peut être conservé. Ces dogmes sont si clairs que le plus jeune enfant les saisit et les goûte; en même temps ils sont si profonds que les plus grands génies ne peuvent en sonder l'abîme. Saint Grégoire les compare aux eaux d'un fleuve qu'un agneau peut passer à gué, tandis qu'un éléphant peut y nager à l'aise. La beauté des *préceptes* n'est pas moins grande; ils répondent si complètement, si parfaitement aux exigences de notre nature que, l'expérience le prouve, Fr. le Play le déclare, leur observation suffit à assurer la prospérité des individus, des familles et des nations.

*Une dans l'univers*, la religion catholique triomphe de la diversité des peuples et crée une société dont tous les membres professent les mêmes convictions, nourrissent les mêmes espérances, s'animent d'un même amour au cœur; *une dans la durée*, elle garde aujourd'hui la doctrine que prêchaient les apôtres, il y a dix-neuf siècles, elle maintient le suprême pontificat de Pierre dans la série ininterrompue de ses successeurs.

Sa liturgie nous déploie le plus éloquent symbolisme; rien n'égale l'élévation et la poésie de ses chants. « David, — nous dit Lamartine, — c'est le premier des poètes du sentiment, c'est le roi des lyriques. Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves! Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste! Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expres-

sions et en sentiments si tendres, si sympathiques et si déchirants <sup>(1)</sup> » Ce qui est vrai des Psaumes l'est également de la plupart des hymnes de l'Église et en particulier de celles de l'office du Très-Saint-Sacrement.

Mais ce que nous voulons surtout mettre en lumière, c'est le beau moral de la religion.

Cent fois on l'a montré, cent fois il faut l'établir de nouveau, la religion est la base nécessaire, indispensable, essentielle de la moralité. En vain voudrait-on lui substituer la force : le désir de mal faire échappe aux gendarmes, l'acte criminel n'est plus qu'une affaire d'occasion. On invoque l'honneur comme base de la moralité : ce noble sentiment n'est pas, hélas! l'apanage de tous; et même chez les privilégiés, il demeure parfois inefficace, lorsqu'ils sont loin du regard des hommes. La conscience pourrait-elle suffire? Que devient-elle sans la religion? Au représentant du gouvernement français, chargé de traiter avec lui, Abd-el-Kader répondait avec justesse : « Il m'est impossible d'avoir confiance en vous, parce que vous ne croyez pas en Dieu. Celui qui ne croit pas en Dieu n'a pas de conscience. »

Qu'on ne parle pas d'une morale indépendante : elle répugne dans les termes. Qui dit morale, dit un ensemble d'obligations : impossible de concevoir une obligation indépendante de toute autorité; autant

(1) Lamartine, *Voyage en Orient*, t. I, p. 412.

imaginer un cercle-carré. On dira peut-être qu'il y a des gens sans religion qui ne laissent pas que d'avoir de la moralité. E. Renan se flattait d'être du nombre, et voici l'explication qu'il en donnait en pleine Académie française : « A notre insu, c'est souvent à ces formules rebutées (des dogmes chrétiens) que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons du parfum d'un vase vide; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre; je crains par moment que ce ne soit un peu léger <sup>(1)</sup>. »

La religion n'est pas seulement la base de la morale, elle est l'ordre moral lui-même dans son expression la plus concrète et la plus splendide. En effet, nous l'avons vu plus haut (chap. VIII), l'ordre moral, c'est pratiquement la fidélité au service de Dieu, c'est l'unité faite entre la volonté humaine et la volonté divine, unité dont la vertu occupe les prémisses et dont la sainteté est le terme. Or, la religion, qu'est-ce? sinon l'ensemble des liens qui rattachent l'homme à Dieu, liens de doctrine et de fidélité dont l'objet final est la pratique de la vertu, la conformité à la volonté divine. Donc, la religion en acte se confond avec l'ordre moral; mieux elle est pratiquée, plus cet ordre resplendit et fait briller la beauté morale.

Pour mettre cette vérité dans un jour plus grand, laissons les généralités et donnons quelques instants

(1) E. Renan, *Discours à l'Académie française lors de la réception de M. Cherbuliez*, mai 1882.

aux dogmes, aux préceptes et aux institutions de la religion.

Le granit immuable sur lequel repose la morale évangélique, ce sont les dogmes chrétiens : celui de la Création nous met devant les yeux notre origine, notre dépendance absolue; ceux de l'Incarnation et de la Rédemption nous révèlent en Notre-Seigneur Jésus-Christ la bonté infinie, la condescendance sans limite, l'amour, humainement parlant, insensé de notre Dieu pour sa créature, et, par là même, tout ce qui est le plus capable de gagner notre cœur à un retour d'amour et de fidélité.

Le Décalogue est le code de la morale chrétienne; tous les vices y sont proscrits, toutes les vertus recommandées, et ces lois sont sanctionnées par des récompenses et des peines éternelles. Notre intérêt devient solidaire de notre devoir. A côté de ces préceptes, qui représentent les exigences de l'ordre moral, il y a les conseils évangéliques qui ouvrent une carrière indéfinie au progrès dans la vertu et la perfection. Ces conseils ne limitent en rien notre liberté; ils provoquent la générosité de notre cœur et l'encouragent par la perspective d'une plus riche couronne dans l'éternité. Séduits par ces promesses, gagnés par l'exemple et par l'amour du Fils de Dieu fait homme, des légions de chrétiens et de chrétiennes s'enrôlent sous la bannière des conseils et s'engagent à la poursuite de la perfection morale par l'émission des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance religieuse. Est-il plus beau spectacle que cette variété d'ordres et de congrégations, unis dans la poursuite de leur sanctification? Tous

s'oublent eux-mêmes et se vouent sans réserve au service des plus nécessiteux; ceux-ci à l'enfance, ceux-là à la vieillesse, un grand nombre à l'instruction des ignorants, à la garde des malades, à la prédication ou enfin à une vie de prière et de mortification pour servir de paratonnerre à la société.

La pratique des vertus chrétiennes, et, à plus forte raison, de l'immolation religieuse, est trop en opposition avec les tendances vicieuses de notre nature, pour pouvoir se maintenir sans une assistance divine toute particulière. Ce secours nous est assuré par les sacrements, autant de canaux visibles à l'aide desquels la vie divine nous est communiquée. Parmi les sacrements, il en est un qui domine tous les autres, c'est l'Eucharistie où la personne adorable de Notre-Seigneur, présente, vivante, est cachée sous les apparences du pain d'autel. Ce sacrement renferme la plénitude de cette vie divine que le Baptême a fait naître en nous, que la Confirmation a consolidée, que la Pénitence restaure ou ressuscite au besoin, que l'Extrême-Onction reconforte pour le passage du temps à l'éternité. L'Ordre et le Mariage assurent la perpétuité, celui-là de l'Eucharistie, celui-ci de la vie naturelle sur laquelle se greffe la vie divine. Le sacrement de l'Autel est donc bien le centre et la raison d'être de tous les autres, il est l'aliment de la vertu, de la sainteté, le faite de la beauté morale. Tel l'a entrevu le prophète Zacharie <sup>(1)</sup>, tel l'expérience le révèle, c'est lui qui fait germer et

(1) Quid pulchrum ejus nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines? *Zach.*, ix, 17.

grandir le lis de la virginité dans l'Église. Qu'elle est belle cette génération des chastes <sup>(1)</sup>! C'est lui encore qui fait les cœurs intrépides. Au temps des persécutions, nous dit saint Jean Chrysostôme, les chrétiens puisaient dans la sainte Communion un courage invincible, ils sortaient de la Table sainte ardents pour le martyre comme le lion au combat. De nos jours, il en est encore de même, rien ne rend les âmes vaillantes comme la réception de la sainte Eucharistie. Témoin ce court dialogue entendu dans nos dernières guerres: « Commandant, que vous étiez beau ce matin, vous rayonniez sous le feu ennemi! — Mon général, j'avais communié! » Enfin, il le faut répéter, « c'est l'Eucharistie surtout qui fait de la religion catholique la plus esthétique des religions. Voyez le protestantisme: pour avoir supprimé le sacrifice, il est devenu sombre, lourd et froid; ses temples sont sans autel, ses rites sans onction; ses tableaux, ses statues, sa musique, parfois mélancoliques comme un regret ou tristes comme un remords, n'ont jamais le plein élan de l'amour <sup>(2)</sup>. »

Ces dogmes, ces préceptes, ces conseils, ces sacrements de l'Église nous sont sans cesse rappelés et commentés, soit du haut de la chaire chrétienne, soit dans des livres à la portée de tous. Toutes les fois qu'au sortir d'une prédication ou d'une lecture, nous comprenons mieux, nous goûtons davantage l'oracle évangélique: « A quoi bon gagner l'univers,

(1) O quam pulchra est casta generatio! *Sap.*, iv, 1.

(2) Buathier, *le Sacrifice et le beau*, p. 37.

si l'on vient à compromettre son âme, » toutes les fois que notre cœur est saisi du regret de ses fautes, d'un ardent désir de les réparer par une vie meilleure, alors, soyons-en sûrs, dans ce sermon, dans cette lecture, le vice nous est apparu avec sa laideur repoussante, la vertu avec sa beauté pleine d'attraits.

En dehors de la Bible et particulièrement du saint Évangile ou du Catéchisme qui en résume la doctrine, s'il faut citer quelques ouvrages dans lesquels éclate davantage la puissance séductrice de la beauté morale, nous nommerons : *l'Imitation de N.-S. J.-C.*, attribuée à Thomas de Kempis. Au dire de Fontenelle, « c'est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes. » *Le Combat spirituel*, dû à la plume de Lorenzo Scupoli, ouvrage si beau de bonté que saint François de Sales, ne pouvant s'en séparer, le porta sur lui dix-huit années consécutives. *Les Exercices spirituels*, de saint Ignace de Loyola : ce petit livre médité a converti du mal au bien ou du bien au mieux plus d'âmes qu'il ne contient de lettres ; la doctrine chrétienne y resplendit avec un ordre si logique, une puissance tellement persuasive qu'on en est captivé. Tout d'abord, le saint auteur nous met en face de notre fin dernière et la fait briller d'un tel éclat, qu'il est comme impossible d'en détourner les yeux et de soustraire sa volonté aux impulsions généreuses qui en jaillissent. Puis, c'est Notre-Seigneur, la beauté morale en personne, qu'Ignace offre à notre contemplation ; ses divers attraits agissent avec une force irrésistible sur le cœur humain pour se l'attacher à jamais.

Ce serait le lieu de parler des vies de saints et des biographies édifiantes ; les exemples qu'elles mettent sous les yeux ont une grande puissance d'entraînement. Notre siècle en a vu paraître de supérieurement belles. Citons seulement : la Vie de sainte Élisabeth de Hongrie, par Montalembert ; celle de saint François de Sales, par l'abbé Hamon ; de sainte Thérèse, d'après les Bollandistes ; de saint François d'Assise, par M. Léon Le Monnier ; les vies du P. de Ravignan, de Garcia Moreno, de Lamoricière, du général de Sonis, du colonel Pâqueron, du capitaine Marceau, de Th. Wibaux, etc.

Après la religion, c'est la philosophie qui prétend au premier rang comme inspiratrice et promotrice des bonnes mœurs. De tous temps elle a, sous le nom d'Éthique, compté la morale au nombre de ses parties intégrantes. De fait, la philosophie, elle aussi, étudie la fin de l'homme, l'obligation d'y tendre et les moyens de l'atteindre par la vertu. Mais il y a cette grande différence entre la morale chrétienne et la morale philosophique, que la première s'illumine des clartés infaillibles de la foi, tandis que la seconde n'a pour elle que la lumière souvent vacillante de la raison. Conséquemment, la morale des philosophes est loin d'avoir les mêmes assurances que la morale de l'Évangile, elle manque de l'autorité nécessaire pour s'imposer comme un frein aux passions, et ne peut offrir aucun des secours que la religion met à notre disposition.

Néanmoins, la philosophie, en proclamant la loi

du devoir, en faisant ressortir la laideur du vice et la beauté de la vertu, peut, dans une certaine mesure, exercer une influence salutaire. Nous trouvons çà et là, dans les ouvrages que nous a légués l'antiquité, de fort belles sentences, voire de belles pages, au point de vue moral; on a pu en dresser de remarquables recueils.

Dans les temps modernes, une distinction est à faire parmi les philosophes, d'après leur attitude à l'égard de la révélation divine. Les moralistes chrétiens, alors même qu'ils font abstraction des vérités révélées et qu'ils veulent, dans leurs recherches, ne s'éclairer que des lumières de la raison, trouvent encore, dans leur respect des enseignements de la foi, une garantie contre l'erreur, une assurance dans l'affirmation du devoir. Le contraire arrive chez les philosophes rationalistes : les préjugés qu'ils nourrissent à l'endroit de la foi les mettent en garde même contre les vérités qu'elle n'est pas seule à enseigner. Leur raison s'égare et leurs conclusions demeurent plus ou moins flottantes sinon erronées.



## CHAPITRE X

### Du beau moral dans la littérature et les beaux-arts.

La poésie et la littérature nous offrent des beautés très artistiques. Il ne faut pas moins de sens esthétique pour être grand écrivain que pour être grand peintre ou grand sculpteur. Il y a cependant une différence, les belles-lettres ne sauraient révéler directement le beau matériel à nos sens comme le font la peinture et la sculpture. Elles ne nous montrent le beau plastique que par l'intermédiaire de l'imagination. En face du beau intellectuel et du beau moral, elles reprennent l'avantage, grâce aux ressources beaucoup plus grandes qu'elles ont pour l'exprimer.

Tout écrit, prose ou vers, gros volume ou feuille du jour, dès lors qu'il s'inspire de l'amour du vrai